

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Manon Viard

Sevy Neige

# L'homme louve

roman

© Éditions de l'Aube, 2025  
[www.editionsdelaub.com](http://www.editionsdelaub.com)

ISBN 978-2-8159-6384-8

*éditions de l'aube*

*Marie*

PS : À force de pilules, et je présume d'avortements faciles comme on fait chez vous, je comprends que vous soyez devenue stérile. Je prierai pour vous et vos entrailles.

Très sympathique, ta sœur, Gabriel.

Et d'abord je ne suis pas stérile. Ni infertile : la ménopause, c'est pour les quinquagénaires, pas les trentenaires. C'est toi qui l'as dit.

Marie, va faire tes devoirs. Je ne sais pas pourquoi ma mère était sur mon dos, j'apprenais mes leçons sans qu'on me le demande. Je n'étais pas une enfant difficile. Seule vraie connerie à mon actif : le vol d'un disque à la Fnac quand j'avais treize ans. Bon, celle-là comptait double, j'avais entraîné mon petit frère que je gardais comme tous les mercredis, en cas de pépin tout était calculé, ses yeux billes bleues et mes boucles blondes devaient attendrir qui de droit et nous éviter les ennuis. Loupé. On s'est fait choper par un vigile, direct au poste, et ni les yeux ni les boucles n'ont empêché les flics de nous chauffer les oreilles. Comme on était mineurs, nos parents ont dû venir nous chercher au commissariat et souffrir le sermon de la dame en uniforme. Vos enfants démarrent bien mal dans la vie, monsieur – la dame en uniforme avait décidé de s'adresser à mon père –, si vous les laissez voler dans

les magasins au lieu de les surveiller. Elle nous libérait pour cette fois mais promettait la garde à vue si elle nous revoyait. On est montés dans la voiture, ma mère ne nous a pas jeté un regard, ni décroché un mot sur le chemin du retour. Mon père s'est tu à l'unisson, les sévices du silence : pire punition. Leur mine froncée disait toute la honte qu'ils ressentaient. Aucune colère, juste la honte.

Tout ça pour un CD : la B.O. de *Top Gun*. Tout ça pour me repasser en boucle *Take my breath away*, la chanson où Tom Cruise et Kelly McGillis font l'amour en clair-obscur. Leurs corps en ombres chinoises. Tom allongé sur Kelly, gros plan sur leurs visages qui fusionnent, le bleu de la nuit s'infiltré entre les lèvres qui s'effleurent – à cet instant précis j'avais bondi hors de l'enfance : l'idée d'embrasser un garçon n'était plus du tout dégueulasse, c'était devenu le grand objectif de ma vie. – La langue de Tom entre une première fois dans la bouche de Kelly transpercée par les rayons bleutés. Puis il lèche ses lèvres entrouvertes, c'est très, très sensuel. À la troisième approche, leurs bouches se collent : éclipse de bleu. La caméra s'égare sur les omoplates de Tom en plein va-et-vient, clair de lune sur une mer de muscles, la sueur sur sa peau. Rien que d'y penser j'ai chaud. Voilà pourquoi j'ai volé : par amour. Par passion pour Tom. À treize ans j'aurais pu acheter ce disque avec mon argent de poche, mais mon cerveau de petite fille sage a voulu consommer la transgression jusqu'au bout.

Depuis, je ne m'humilie plus dans les magasins, je n'ai pas oublié Tom mais je suis passée à autre chose, je suis tombée amoureuse de Gabriel. C'était il y a six ans, j'avais trente-deux ans. On ne s'est quittés qu'une fois. Sept mois, tout de même.

Enfin, maintenant ça fait deux fois : il y a quatre jours, Gabriel est mort. Quatre jours que je ne respire plus, que

mon sang ne circule plus. Mon cœur bat encore, des pointes dans mon sternum, impossible de dormir. Je hais la nuit. Dès que je m'allonge, ma vie défile, de la naissance de mon petit frère Malo – je n'ai aucun souvenir d'enfance avant lui –, aux dernières semaines avec Gabriel, en passant par le commissariat avec mes parents. Pour déjouer le silence, ma vie défile sur la B.O. de *Top Gun* : *Take my breath away* en ombres chinoises, c'est kitsch mais c'est fort. Et là, il m'en faut de la force pour écouter ce prêtre rencontré avant-hier par téléphone parler de Gabriel comme d'un ami proche ; Gab était le type le plus anticlérical que le Brésil ait porté.

Pédophile. Première idée qui me vient quand je vois un prêtre. C'est horrible mais c'est automatique, et je ne pense pas être la seule. Si on jouait à ce jeu où on doit faire deviner un mot en le mimant à son équipe et que je piochais « pédophile », j'imiterais un curé en traçant du doigt une tonsure sur mon crâne, puis un signe de croix vers mes ouailles, et je me pencherais sur un petit garçon invisible pour lui caresser les cheveux avec un regard sale. Je suis sûre que tout le monde comprendrait. Et l'équipe adverse se plaindrait que notre mot était trop facile.

Je me doute bien que tous les prêtres ne sont pas pédophiles, mais ça dénote un problème d'image.

— Amen.

Le curé a fini. C'est à moi. Je tiens à peine debout, je ne vois pas comment je vais prononcer un discours. Ces dix-neuf visages vides, les masques chirurgicaux, tout ce noir, c'est trop. J'ai envie d'être seule. Ma main essuie mes yeux. M'accrocher au pupitre, lire ma feuille.

— Gab...

Plus de son. Même ton prénom ne sort pas.

J'inspire en grand, mes poumons s'emplissent à moitié. Il y a un trou dans ma poitrine.

— Gabriel, mon amour, tu sais comme je hais les enterrements. Encore plus que les mariages, mais le tien était compliqué à esquiver.

Mon frère esquisse un sourire sous les larmes.

— Tu n’as jamais cru au paradis mais maintenant que tu es au ciel, moi j’y crois. En plus, avec un prénom pareil, ils devaient t’attendre comme le loup blanc. Tu étais l’homme le plus indépendant que je connaisse, et le plus intense... Le Brésil coulait en toi, malgré tout.

Besoin d’air. J’inspire d’un coup par la bouche.

— Un jour, tu m’as dit que j’étais la seule personne pour qui tu renoncerais à ta liberté. J’ai réussi à t’emprisonner un peu, je ne regrette pas, ces six années ensemble sont les plus dingues de ma vie. Enfin, cinq et demie, puisque tu m’avais déjà abandonnée une fois. À l’époque je t’avais détesté, aujourd’hui c’est à moi que j’en veux de ne pas avoir le courage de te rejoindre tout de suite.

Pourquoi j’ai écrit ça.

— Si tu étais un pharaon qu’on enterre avec ses objets symboliques, je poserais ta guitare près de toi avant de refermer le sarcophage. Mais elle fait partie de nous, cette guitare, je la garde. Ou alors, je me glisse avec elle dans ton cercueil ? Tu ne vas quand même pas me laisser seule ici...

Les larmes ont complètement recouvert le sourire de Malo. Il faudrait que je fasse la grande sœur, pour une fois.

— Si ça ne tenait qu’à moi, je passerais la musique de *Top Gun*. Mais je vous l’épargne, Gabriel n’était pas fan, je n’ai jamais compris pourquoi. C’est très bien *Top Gun*, non ?

Victoire : Malo sourit à nouveau. Malo qui ne sourit pas, ce n’est pas Malo.

— Je sais qu’il aurait choisi cette chanson, la plus belle de Prince, *Sometimes it snows in April*. Parfois il neige en

avril, Gabriel aimait l’idée que Prince ait composé ce titre prémonitoire en avril, trente ans avant sa disparition. S’il avait su que lui aussi partirait...

Le 3 avril.

— Aujourd’hui, comme dans la chanson, comme tous les jours sans Gabriel, il neige.

J’envoie un regard vers l’homme à la tonsure, il appuie sur PLAY.

Un accord de piano résonne, suspendu, avec deux notes si proches l’une de l’autre qu’elles se touchent : ça frotte à l’oreille comme un dernier souffle. Un deuxième accord et la voix s’élève. Une voyelle, légère, puis le pincement d’une corde de guitare se répète, comme un bégaiement. Intro duo guitare et piano, c’est rare, en général c’est l’un ou l’autre.

Prince commence à chanter, gorge serrée. Son ami Tracy est mort. Personne n’interprète un texte comme Prince.

*Sometimes it snows in April* dure sept minutes. Heureusement pour les invités il ne neige pas, cet avril Covid est le mois d’avril le plus merveilleux qu’on ait connu à Paris depuis un siècle : des oiseaux à tous les coins de ciel, des renards au Père-Lachaise, des daims à Boissy-Saint-Léger. On se croirait dans un Disney.

Je suis soulagée que la famille de Gabriel n’ait pas été autorisée à voyager depuis le Brésil. Vu le PS à la fin du message de sa sœur, j’échappe à un second sermon sur ma stérilité.

Je repense à la liste des choses que Gabriel ne fera pas : visiter la Nouvelle-Zélande dont il rêvait depuis la trilogie *Lord of the rings*, terminer l’écriture de son roman, retourner au Brésil au moins une fois, fêter ses quarante ans. Avoir un enfant avec moi.

Je me demande ce que je vais faire sans lui. Comment font les gens qui perdent tout ?

La chanson s'achève sur une énigme : *Love, it isn't love until it's past*. L'amour, ce n'est pas de l'amour tant que ce n'est pas fini.

*Sev*

Je me souviens de moi. Mon enfance n'est pas qu'une histoire que l'on m'a racontée, j'ai une idée précise du garçon que j'étais et de la manière dont je ressentais les choses que la plupart des adultes ont oubliées. Quand on n'a pas de père on compte sur sa mère, et aussi sur soi-même, pour veiller ; j'ai grandi les yeux ouverts.

Au début, je ne comprenais pas pourquoi les femmes m'attiraient à ce point. Ça paraissait extrême. Je me rappelle l'apparition de la première femme nue qui n'était pas ma maman, j'avais six ans et une érection sous mon pyjama rouge. Terriblement gênante, en pleine soirée cinéma à la maison, en plein *Top Gun* que ma mère s'administrait pour la millième fois. La scène d'amour filmée en ombres chinoises en montrait peu mais ça a suffi : allongé sur le canapé anthracite, j'ai commencé à durcir vers le plafond. Déplacer la main pour masquer cette bosse risquait de me trahir alors j'ai croisé les cuisses, avec l'espoir de refouler ce petit dragon qui cherchait à bondir. Plus je serrais, plus il poussait. Cette incapacité à contrôler mon propre corps me terrifiait, ce truc sortait de moi mais ce n'était pas moi, j'étais coupable et j'étais victime. Je voulais disparaître. Une bouffée de chaleur a rougi mon visage, je n'ai pas bougé.

Le corps-à-corps s'est conclu par une ellipse, l'instant suivant le matin était là et Kelly McGillis s'éveillait seule dans ses draps blancs. Sur le chevet, Tom avait déposé un avion en papier. Elle l'a déplié. En découvrant le message à l'intérieur, invisible à l'écran, Kelly a souri amoureusement. Ma mère aussi.

Plusieurs minutes se sont écoulées avant que mon petit dragon ne s'apaise, je suis resté enfoncé dans le canapé anthracite avec l'embarras de mon émoi. Mais j'ai aussitôt eu envie de revoir une femme nue. Et d'en voir plus que ce que Kelly McGillis m'avait offert, or à six ans tout est inaccessible, tout sauf les affiches publicitaires dans la rue. Certes, il y avait de quoi faire... Je me suis pris de passion pour les kiosques à journaux et leurs verrières nappées d'érotisme, celles avec les écrans. J'avais mis au point une stratégie pour gagner des secondes au plus près des photos pixélisées : si ma mère me tenait par la main quand on approchait d'un kiosque, je la forçais à ralentir le pas en me pendant à son bras comme si j'étais fatigué de marcher. Une fois à portée des couvertures de magazine, je faisais mine de m'exercer à la lecture à voix haute : Spécial Été Sexy, Retrouvez Votre Corps De Bombasse, Spécial Rondes 12 Pages Pour Être Chic & Fashion, Désir Oui Ça Peut Durer Toujours, Moi Amoureuse D'Une Femme Et Pourquoi Pas. J'apprenais à lire de façon asynchrone : ce que j'énonçais lentement, syllabe après syllabe, mon cerveau l'avait déchiffré quelques secondes plus tôt. Profitant de ce décalage, mes pupilles s'attardaient sur les photos, puis reprenaient leur lecture une fois à court de syllabes ; c'était beaucoup de boulot pour un plaisir fugace. Quand la poigne maternelle se desserrait, je glissais entre ses doigts et m'échappais en tournant autour du kiosque, répondant à ses « Sev, tu es où ? » par des « Je suis là » jamais du même endroit. Je me noyais dans ces

images immenses, je me laissais aspirer par les courbes et les regards, j'avais le tournis. C'était diablement mieux qu'un tour de manège.

Ça restait des écrans : plat.

Petit dragon me suivait comme une ombre mais ne bondissait pas en pleine rue. De retour sur le canapé il patientait, à l'affût. Si la lubricité potache de certains dessins animés japonais l'affriolait, les publicités pour des gels douche s'avéraient bien plus irrésistibles. Surtout la mousse. Rien n'est plus beau que la mousse sur la peau d'une femme.

Un soir, un film a fait se dresser petit dragon en sursaut : *Witness*. Encore les années quatre-vingt – merci maman de ta passion pour cette époque où le cinéma grouillait de nudité. Encore Kelly McGillis ! Aux antipodes de *Top Gun*, elle campait une amish en souliers noirs et longues nattes coiffées sous un fichu. Dans une scène sans musique, à la lumière d'une lampe à huile, elle faisait sa toilette au bord d'une bassine en passant une éponge mousseuse sur ses seins nus... Mes deux passions réunies ! Cette fois, pas d'ombres chinoises : Kelly, sans vergogne, exhibait sa poitrine luisante à un Harrison Ford subjugué ; je n'en revenais pas non plus.

Double symbole de pureté et d'aplomb, ces seins blancs ont resurgi longtemps dans mes rêves. Avec la mousse.

Depuis, Kelly McGillis avait certainement vieilli. Elle devait avoir au moins soixante ou soixante-dix ans.

J'avais à peine l'âge de raison et j'étais accro. J'avais besoin de renouveler l'expérience. Pas seulement l'amish *Top Gun* et sa poitrine effrontée, il me fallait en voir plus, tout chez les femmes me fascinait. Rien de comparable avec ce que je ressentais face aux adultes masculins : les muscles, les

bras, les torsos m'impressionnaient, les athlètes étaient des dieux, mais les corps d'hommes imparfaits me rebutaient. À l'opposé, la majorité des femmes me plaisaient – même Kelly du haut de ses soixante ans aurait suscité ma curiosité. De quoi étaient faites ces créatures que mon dragon cherchait à atteindre ? Pourquoi paraissaient-elles si proches et inaccessibles ? Devais-je faire acteur de cinéma pour les côtoyer, comme Tom Cruise et Harrison Ford ? Devais-je attendre le mariage pour les caresser ?

J'étais prêt. Je crois qu'à sept ans j'étais déjà prêt à épouser une femme.

Les années passaient, ma passion ne désenflait pas. Ma maman ne me tenait plus la main dans les magasins, les adultes ne prenaient plus leur voix aiguë pour me parler, je perdais le privilège de la petite enfance : la présomption d'innocence. J'osais moins, je ne louchais plus sur les kiosques à journaux. La gêne gagnait du terrain.

Ma mère ne lisant pas la presse féminine, qu'elle trouvait niaise et faussement féministe, mes seules fenêtres sur les corps des femmes se limitaient aux écrans de la maison. En fait tout juste des hublots, des trous de serrure, mon droit d'accès à internet étant régi par un filtre parental qui bloquait même les photographies de mode. Pourquoi les seins étaient-ils interdits aux enfants ? Comme le feu, l'alcool, la moto, la scie sauteuse, et tous ces objets qui pouvaient blesser ou tuer... Pourquoi ?

Forcément, j'ai cherché à contourner. J'ai récupéré dans une armoire un vieil ordinateur que ma mère n'utilisait plus car il ne se connectait plus au réseau, mais qu'elle conservait pour son disque dur rempli de musiques et de vieux clips. Je l'ai allumé, il n'y avait pas de mot de passe. Une multitude d'icônes se sont affichées en cascade sur le bureau. J'ai ouvert un dossier nommé Prince et, au hasard, cliqué sur *Get Off*. La vidéo s'est répandue sur l'écran. Soudain, Prince a hurlé comme un possédé, deux jeunes femmes ont franchi

la porte des enfers, le batteur s'est mis à cogner. La musique était effrayante : des démons, des succubes, des flammes dansaient de manière obscène. Des cuisses brûlantes et des nombrils se dévoilaient, les poitrines étaient au bord de l'explosion. J'étais ensorcelé. *Get Off* deviendrait mythique, je visionnerais ce clip dix mille fois. Mais je n'en parlerais à personne.

À l'école, les filles n'étaient toujours pas des femmes. Même les CM2 que j'observais de loin à la récré n'avaient pas de formes ; elles me captivaient pourtant. Celles que je côtoyais le plus étaient dans ma classe, leur présence influait sur mon attitude, j'essayais d'attirer leur attention. Je m'entraînais au sprint parce que certaines chuchotaient entre elles quand on brillait. On voulait leurs regards, source de concurrence entre mecs – clairement, ça courait plus vite quand elles étaient là –, une compétition virile mais correcte : on jouait à la bagarre sans se faire mal pour ne pas passer pour des brutes, les filles n'aimaient pas ça. Les disputes, c'était souvent le même qui les déclenchait, un grand blond aux yeux fauves qui, cause ou conséquence, n'avait pas vraiment d'amis. Quand il était puni et que son père venait le chercher après l'étude, il se transformait en chiot. Il y avait aussi une petite sauvage avec des joues rouges, qui criait et griffait, aucun adulte ne savait comment la gérer.

Je n'adorais pas toutes les filles. Je préférais les effrontées, celles qui bavardaient en classe et répondaient à la maîtresse avec audace. Les gronderies soufflaient dans leurs cheveux comme une bourrasque, elles baissaient les yeux, se mordaient les lèvres pour ne pas rire, puis repositionnaient leurs mèches derrière l'oreille. J'admirais cette coquetterie insolente dont j'étais incapable. La curiosité me dévorait, j'aurais payé pour être une fille pendant une heure, participer à leurs réunions auxquelles nous n'étions pas conviés

et découvrir de quoi elles discutaient si sérieusement. Je ne voyais aucun sujet duquel j'aurais pu parler avec une telle endurance. Même les seins je n'avais rien à en dire, je n'en avais jamais vu en vrai, je n'avais que des questions : pouvait-on les malaxer sans faire mal ? Comment les embrasser sans tirer le lait ? Je supposais qu'elles en savaient plus que moi bien qu'elles n'en possédaient pas encore.

J'ai été excité d'arriver chez *les grands*, ma maîtresse en CM1-CM2 s'appelait Louise. Elle disait que les filles étaient plus matures, qu'elles étaient capables de se concentrer plus de cinq minutes. Tous les matins j'avais mal au ventre en partant à l'école, mes notes et la correction des copies étaient les événements de ma journée. Ma mère n'y était pour rien, je me mettais la pression tout seul, je voulais faire plaisir à Louise. Ses seins étaient pour ainsi dire invisibles – elle avait un corps d'enfant, en plus long et plus fluide –, mais elle portait du parfum. Dès qu'elle s'approchait de ma table pour lire mon cahier par-dessus mon épaule, j'inspirais profondément par le nez. Je me retenais d'expirer pour laisser infuser les arômes dans mes poumons et dans tous mes organes. Elle interpellait alors la classe en chantonnant – sa manière gentille de transmettre un message sans viser personne : Continuez à écrire, faites comme si je n'étais pas là, sinon vous n'aurez pas le temps de finir avant la sonnerie.

Faire comme si elle n'était pas là était impossible. Je feignais de reprendre mon travail en repassant avec la bille de mon stylo sur les accents, les virgules et les points. En manque d'oxygène à force d'apnée, j'expirais d'un coup par la bouche pour ne cracher que l'air, garder son parfum dans mes organes, et vite la re-respirer avant qu'elle s'envole vers un autre cahier. Quand Louise était là, petit dragon ne bougeait pas d'une oreille.



Tant que les filles n'étaient pas des femmes, la plupart des garçons leur ressemblaient. Cheveux plus courts et vêtements pour nous différencier, les pires étant les chemises qui nous étranglaient quand on devait les fermer jusqu'en haut, et les slips pour étouffer nos dragons. On devait se couper les ongles, la tignasse, on détestait nos têtes en sortant de chez le coiffeur. Des copains avaient été circoncis quand ils étaient bébés, ils avaient saigné du sexe, ils ne s'en souvenaient pas mais fronçaient les sourcils quand on les interrogeait. Il ne fallait pas se salir, arrêter de courir, remettre sa chemise dans son pantalon, aller au coin. Être marrant, ou fort en sport pour se faire remarquer, pas trop dissipé pour ne pas que la maîtresse nous reproche d'être immature. Pour pas que les filles rigolent.

Je ne les comprenais pas : dès qu'elles pouvaient elles se moquaient – de mon nouveau pull à rayures, d'une marche ratée dans l'escalier, d'une punition à cause d'un retard –, et pourtant, un après-midi à la récré, elles m'ont envoyé trois ambassadrices pour m'annoncer qu'elles étaient toutes amoureuses de moi. Toutes, sauf May, la petite effrontée qui prenait la parole au nom des autres. Le reste de la délégation se taisait en se tenant par la main. Une bouffée de chaleur m'est montée au visage, j'ai été estomaqué. Puis gêné. Puis flatté, puis embêté : je me voyais mal les prendre toutes pour femmes. Il m'aurait fallu déménager dans un château. À l'inverse il paraissait stupide d'en choisir une, au risque de la mettre dans l'embarras vis-à-vis des autres et que toutes me tournent finalement le dos. Un seul mot a traversé mes dents : *Pourquoi ?* Cette réponse en forme de question était nulle mais résumait tout. Je ne saisissais ni comment elles réussissaient à s'unir autour de cet objectif improbable – me partager –, ni ce qu'elles attendaient d'un garçon qui leur adressait à peine la parole. Et encore moins par quelle magie elles parvenaient à

avouer leurs sentiments si facilement, moi qui n'avais jamais rien exprimé d'aussi intime, pas même à ma maman.

May la rebelle m'a répliqué qu'elles avaient voté et que j'avais le droit de savoir. J'ai fait mine d'apprécier ce gage de transparence à sa juste valeur, et je suis retourné m'entraîner à la course.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas urgence, aucune n'avait de poitrine. Ah si, une Alice, au fond de la classe, qui ne parlait pas beaucoup. Elle avait un soutien-gorge et deux ballons de volley-ball, je me demandais ce qu'elle avait fait pour être à ce point en avance, et volumineuse, si elle avait un problème.

À la fin de la primaire, je n'en pouvais plus des filles. De leurs moqueries malgré l'amour, d'être exclu de leurs réunions et – à onze ans je ne l'aurais pas verbalisé comme ça – de la frustration. Quelque chose chez elles était inaccessible et me pesait. Me rabaissait.

J'étais premier de la classe ex æquo avec Pablo et Sarah qui filaient tous les deux dans le privé, des établissements cathos non mixtes parmi les meilleurs de France. J'ignore d'où m'est venue cette idée mais j'ai eu envie de continuer avec les meilleurs. Le collège public en bas de chez moi avait mauvaise réputation à cause des histoires de drogue, alors ma mère, reniant ses principes d'école laïque, a consenti à présenter mon dossier à Saint-François. J'ai reçu un avis favorable. Elle m'a redemandé si j'étais sûr, si j'acceptais la contrainte du temps de trajet matin et soir, les règles strictes du privé, les messes obligatoires. J'ai pensé, aussi, que je ne verrais plus de filles du lundi au vendredi. Je n'étais pas sûr, mais j'ai fait celui qui s'en foutait. J'ai dit Je suis sûr.

On a validé mon inscription, ça m'a paru vertigineux...

À moi la non-mixité !